

DU MÊME AUTEUR
chez le même éditeur

La Lamentable Tragédie de Titus Andronicus

La Vie et la Mort du roi Richard II

La Tempête

Le Songe d'une nuit d'été

(traduit avec Françoise Morvan)

Troïlus et Cressida

La Tragédie d'Othello, le Maure de Venise

WILLIAM SHAKESPEARE

La Vie de Timon d'Athènes

Traduit de l'anglais par

André Markowicz

avec la collaboration de

George Hugo Tucker

Préface

Margaret Jones-Davies

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

Titre original
The Life of Timon of Athens

© 2005, ÉDITIONS LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS
1, rue Gay-Lussac – 25000 BESANÇON
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

www.solitairesintempestifs.com

ISBN 978-2-84681-122-4

*Cette traduction a été créée à la Comédie de Reims – CDN
de Champagne-Ardenne, le 24 février 2005 dans une mise
en scène de Victor Gauthier-Martin.*

Avec :

Alban Aumard
Clémence Barbier
Marion Bottollier
Gaëlle Hausermann
Sara Louis
David Martins
Régis Royer
Pascal Sangla
Alexandre Steiger
Julia Vedit

Et à l'écran, filmés par Alain Guillon :

Dominique Valadié et Philippe Bianco

Et la voix de :

Jean Paul Roussillon

Scénographe : Yves Collet, avec la collaboration de Michel Bruguière

Lumières : Pierre Leblanc

Chorégraphe : Marion Lévy

Musique : Dayan Korolic

Vidéo : Quentin Descourtis

Costumes : Angela Seraline, assistée de Félicie Valcher

Avec la participation amicale de Matthieu Baranger à l'assistanat à
la mise en scène

Production déléguée : la Comédie de Reims – Centre dramatique national de Champagne-Ardenne
Coproduction : la Comédie de Caen – Centre dramatique national de Normandie et la Compagnie
Le Théâtre du Troisième Œil
Coréalisation : Théâtre de l'Aquarium
Avec la participation artistique du Jeune Théâtre National

La Vie de Timon d'Athènes

ACTE PREMIER

Scène première¹

LE POÈTE.

Bonjour, monsieur.

LE PEINTRE.

Heureux de vous voir bien.

LE POÈTE.

Où étiez-vous ? et comment va le monde ?

LE PEINTRE.

Il s'use en grandissant.

LE POÈTE.

Ça, c'est connu :

Mais quelle rareté unique ? Quel

Prodige non inscrit quarante fois

Dans nos chroniques : regardez – magie

De la largesse, ton pouvoir convoque

Tous ces esprits à un service unique.

Je connais le marchand.

1. Il s'agit là de la seule indication d'acte et de scène dans le texte de *Timon d'Athènes* tel qu'il est publié dans le Folio (et c'est le seul texte dont nous disposions).

LE PEINTRE.

Et moi les deux ;
L'autre est un joaillier.

LE MARCHAND.

Oh, c'est un homme digne.

LE JOAILLIER.

Eh, c'est fixé.

LE MARCHAND.

Un homme incomparable
Au plus haut point, qui respire, on dirait,
Une bonté inlassable, incessante :
Il passe².

LE JOAILLIER.

J'ai ici un joyau³.

LE MARCHAND.

Oh, montrez voir. Pour le seigneur Timon ?

LE JOAILLIER.

S'il paie l'estimation. Mais, pour cela...

2. La phrase (malgré le point qui la conclut dans le Folio) semble inachevée : « Il passe... [toutes les normes, tous les exemples, toutes les louanges] ». Le Folio indique pourtant d'habitude la suspension par un tiret long. Ici, l'emploi absolu du verbe semble intéressant pour faire passer un deuxième sens. Cet homme, que nous verrons passer, passe.
3. Là encore, je ne traduis pas seulement « je porte un bijou » (que je veux vendre à Timon). Le texte anglais dit : « *I have a jewel here* », sans préciser où se situe cet « ici ». S'agit-il d'un bijou que le joaillier peut montrer, ou de son âme qu'il est prêt à vendre, pour peu que son acheteur en donne « l'estimation » ?

LE POÈTE.

Quand pour le lucre nous louons l'infâme,
Nous souillons dans sa gloire le beau vers
Qui chantera le bien.

LE MARCHAND.

La forme est belle.

LE JOAILLIER.

Et riche. Voyez-moi un peu cette eau.

LE PEINTRE.

Vous êtes emporté par un travail,
Par quelque dédicace au grand seigneur.

LE POÈTE.

Oui, quelque chose a subrepticement
Glissé hors de mon cœur. La poésie
Chez nous, c'est la résine qui suinte
Du tronc qui la nourrit⁴. Si le silex
Ne fait du feu que lorsqu'il est battu,
Nos nobles flammes brûlent d'elles-mêmes,
Nous fuyant vers les berges qu'elles visent⁵,
Comme un raz de marée. Qu'avez-vous là ?

4. Passage difficile en anglais. Le texte du Folio dit : « *Our Poesy is as a Gown which uses / from whence tis nourisht* » (« Notre poésie est comme une robe qui s'use de là où elle est nourrie »), ce qui pose un problème de sens (comment peut-on nourrir un habit ?) et de logique avec l'image suivante du silex. La plupart des éditeurs proposent la correction suivante : « *Our poetry is a Gum which oozes...* ». C'est ce texte que je traduis.

5. Nouveau et double problème de texte : je traduis, selon le Folio, repris par différents éditeurs « *it chases* », l'idée étant que le raz de marée a en vue ces berges, les cherche, les chasse, les vise. D'autres éditeurs

LE PEINTRE.

C'est un tableau. Quand paraît votre livre ?

LE POÈTE.

Sur les talons de ma présentation.
Voyons votre œuvre.

LE PEINTRE.

C'est une œuvre belle.

LE POÈTE.

Certes, parfaite, enlevée comme un rien⁶.

LE PEINTRE.

Pas mal.

LE POÈTE.

Splendide ! Comme cette grâce
Dit tout son rang ! Quel pouvoir de l'esprit
Frappe dans ce regard ! Quelle force
De l'imagination remue ces lèvres,
On le lirait dessus, dans leur silence.

LE PEINTRE.

La vie est là, joliment contrefaite.
Et ce trait, là : c'est bien ?

proposent « *it chafes* » (qui l'irrite). Le deuxième problème est de savoir ce que représente le *it* : s'agit-il seulement du « raz de marée », ou également de la « noble flamme » de la poésie, dans une confusion qui, mêlant l'eau et le feu, rendrait encore plus monstrueux et universel le désir de flatter ?

6. « *It comes off well* » : l'édition Oxford, résumant l'interprétation de la critique traduit cette expression par *it turns out well* (c'est bien rendu, cela se laisse regarder). Il semble qu'un deuxième sens transparaisse dans une traduction plus littérale : *to come off*, parlant, justement de peinture, peut signifier tout simplement « cela s'enlève bien ».

LE POÈTE.

C'est une école
Pour la nature : l'artifice en lui
Vit dans ces traits, plus vivant que la vie.

Entrent certains Sénateurs.

LE PEINTRE.

Comme cet homme est entouré.

LE POÈTE.

Les sénateurs d'Athènes, heureux hommes.

LE PEINTRE.

Regardez, encore d'autres.

LE POÈTE.

Voyez ce confluent, cette marée de visiteurs⁷.
J'ai figuré dans ce travail hâtif
Un homme que le monde d'ici-bas
Étreint dans la plus ample des tendresses ;
Mon dessein libre ne s'arrête point
Sur du particulier mais cingle ferme
Sur une mer de cire et aucun fiel
N'infecte une virgule de ma course,
Il vole, tel un aigle, fier et fort,
Sans laisser nulle trace de son vol.

LE PEINTRE.

Comment dois-je comprendre ?

LE POÈTE.

Je vous l'ouvre.

7. Vers non métrique dans le texte anglais.

Voyez comme chacun, manant ou noble,
Les doucereux, les patelins, n'importe,
Graves, sérieux, présentent leurs services
À monseigneur Timon ; lui, sa fortune
Qui drape une nature belle et bonne
Soumet l'amour zélé de mille cœurs,
Du flatteur dont la face est un miroir
Jusqu'à Apémantus, qui n'aime rien
Que se haïr lui-même et, même lui,
Devant Timon, il fléchit le genou,
Riche et comme apaisé par son salut.

LE PEINTRE.

Je les ai vus parler ensemble.

LE POÈTE.

Mon cher,
Sur une haute et plaisante colline
J'ai feint⁸ Fortune sur son trône. Au bas,
Les mérites en rang, mille natures
Qui peinent sur le sein de cette sphère
Pour accroître leurs biens. Au milieu d'eux,
Fixant des yeux la Dame souveraine,
J'en figure un sous l'aspect de Timon,
Que de sa main d'ivoire la Fortune accueille
Dans sa grâce d'instant, et qui transforme
Dans l'instant ses rivaux en serviteurs
Ou en esclaves.

LE PEINTRE.

Le projet est juste.
Ce trône, la Fortune et la colline,

8. Reprenant l'idée de l'art comme contrefaçon de la réalité, le verbe *to feign* est clairement employé ici pour « représenter », « peindre ».

Avec un homme dominant les autres,
Pendant sa tête sur la pente abrupte
Qui mène à son bonheur, exprimeraient
Bien notre condition.

LE POÈTE.

Entendez-moi :

Tous ceux qui, hier, n'étaient que ses égaux,
D'aucuns, ses supérieurs, suivent ses pas
Sur le moment, s'offrent, font antichambre,
Font pleuvoir leur murmure adorateur
Dans son oreille, viennent rendre un culte
Jusqu'à son étrier, buvant l'air libre
À travers lui.

LE PEINTRE.

Eh, bigre, et quoi ensuite ?

LE POÈTE.

Quand Fortune, inconstante et capricieuse,
Culbutera son favori d'un jour,
Tous ceux qui s'échinaient, à quatre pattes,
Vers le sommet, le laisseront tomber,
Nul n'accompagnera son pied qui chute.

LE PEINTRE.

Le sort commun :
Je peux montrer mille tableaux moraux
Pour illustrer ces sautes de Fortune
Plus puissamment que par des mots. Pourtant,
Vous faites bien de montrer à Timon
Que des yeux vils ont déjà vu son pied
Au-dessus de sa tête.

Sonnerie de trompettes.

Entre le seigneur Timon, s'adressant aimablement à chacun de ses solliciteurs.

TIMON.

Il est emprisonné, vous dites ?

LE MESSAGER.

Oui, monseigneur, pour cinq talents de dette,
Faibles ressources, créanciers puissants :
Il voudrait votre mot de garantie
Pour ceux qui l'emprisonnent, sans lequel
Son bonheur est brisé.

TIMON.

Cher Ventidius !
Je ne suis pas la plume qui s'envole
Dès qu'un ami m'appelle. Je sais bien
Qu'il est un gentilhomme et qu'il mérite
Une aide qu'il aura. Je réglerai
Sa dette, il sera libre.

LE MESSAGER.

Monseigneur
Se l'attache à jamais.

TIMON.

Saluez-le ; j'enverrai sa rançon,
Et, libéré, qu'il me rende visite ;
Il est trop peu de relever le faible,
Il faut l'aider ensuite. Adieu, monsieur.

LE MESSAGER.

Tous les bonheurs du monde à Votre Honneur !

Il sort.

Entre un vieil Athénien.

UN VIEIL ATHÉNIEN.

Timon, écoute-moi.

TIMON.

Sois libre, parle,
Père honoré.

LE VIEIL ATHÉNIEN.

Tu as un serviteur
Du nom de Lucilius.

TIMON.

Certes. Quoi donc ?

LE VIEIL ATHÉNIEN.

Noble Timon, appelle-moi cet homme.

TIMON.

Est-il présent ici ? non ? Lucilius !

LUCILIUS.

Me voici, monseigneur, pour vous servir.

LE VIEIL ATHÉNIEN.

Ce gaillard-là, Timon, ta créature,
Fréquente ma maison de nuit. Pour moi,
J'ai économisé ma vie durant,
Et mon état mérite un héritier
Plus haut qu'un porte-plat.

TIMON.

Bien : et quoi d'autre ?